

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 21 juin 1782

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 21 juin 1782, 1782-06-21

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 10/11/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/119>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitCe que Votre Majesté me fait l'honneur de m'écrire...

RésuméLa morale des Stoïciens, sa vessie. Effets du voyage du pape à Vienne. La France continue d'épargner prêtres et moines. Défaite aux Antilles, siège de Gibraltar. Raynal. Séjour des comte et comtesse du Nord à Paris, les deux visites du comte à D'Al. Demande si Fréd. II a reçu l'ouvrage offert par l'université de Paris.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire82.39

Identifiant957

NumPappas1924

Présentation

Sous-titre1924

Date1782-06-21

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXV, n° 257, p. 228-231
Lieu d'expédition Paris
Destinataire Frédéric II
Lieu de destination Potsdam
Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
Source impr., « Paris »
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss XXV, 257, pp. 228-231
21 juin 1782 D'Alembert à Frédéric II

Pap. 1924
I-nr. 957

228

1. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

cinquième dans quelque rue du faubourg Saint-Germain, et qui de là gouverne despotiquement l'Europe, vient de m'adresser un beau projet de pacification générale. L'esprit de l'abbé de Saint-Pierre est descendu sur lui avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes qui, dans leur obscurité, travaillent à son plus grand avantage. C'est dommage que d'aussi beaux génies n'aient pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conservation du sage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère et pour voyager ensemble, afin de nous rendre zéro. Sur ce, etc.

257. DE D'ALEMBERT.

Paris, 21 juin 1782.

SIRE,

Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de m'écrire sur la philosophie exaltée et exagérée des stoïciens est sans comparaison plus à mon usage que cette philosophie gigantesque et imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces messieurs, non plus que V. M., que la douleur ne soit point un mal; et ma triste vessie ne me dit que trop souvent, plusieurs fois par jour, qu'ils en ont menti. Je dirais volontiers, comme le roi Alphonse disait du monde, ^a que si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fabriqua la vessie humaine, je lui aurais donné de bons avis. Je ne suis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étais il y a deux mois; mais je crains toujours, et avec raison, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté, je me dis, pour me tenir quilliser, ce vers de Racine :

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.^b

^a Voyez t. XXIV, p. 544.

^b Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

Racine, *Andromaque*, acte I, scène II.

En voilà trop sur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéresse. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, et qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la destinée et à la nature. Je serai content, ou du moins consolé.

Le saint-père me paraît avoir fait, comme on dit, bonne mine à mauvais jeu. Il a donné beaucoup de louanges à la piété de Sa Majesté Impériale; il lui a donné la communion le jeudi saint, à ce que disent les gazettes : grand bien leur fasse à tous deux ! Reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés, quelques lettres d'Allemagne, et surtout de Flandre, paraissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet impérial et antimonastique. On prétend que, depuis son entrevue avec le pape, la destruction des couvents supprimés traîne en longueur. Ce serait tant pis pour lui : il vaudrait mieux n'avoir rien fait du tout que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéresserait beaucoup davantage, ce serait que nous eussions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas ! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, et, tout en méprisant les prêtres et les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre et de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, et depuis longtemps, les plus belles choses du monde ; mais nous écrivions, et nous ne faisons pas. Les autres font, et nous n'écrivons point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre et pour la musique ; nous barbouillons des livres, et nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense V. M. de notre déconfiture aux Antilles ? Cette affaire du 12 avril^a est, à mon sens, le chef-d'œuvre de l'ignorance et de la bravoure française. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui, de leur côté, n'ont guère moins fait de sottises que nous ! Cette paix serait peut-être bientôt faite, s'il ne plaisait pas au grand protecteur de l'inquisition de venir troubler à ce beau siège de Gibraltar, où la nation espagnole s'est vu acquiescent depuis quatre ans une gloire si brillante.

V. M. me paraît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est

^a La bataille de la Guadeloupe, où l'amiral de Grasse fut fait prisonnier par l'amiral Rodney.

trop sûr de son fait dans tout ce qu'il avance, et soutient presque à chaque souverain et à chaque État de l'Europe qu'il sait mieux que lui-même ses forces et ses revenus. Mais d'ailleurs son ouvrage est utile, et lui a valu chez les étrangers, et dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il est chanté de V. M., et je n'ai pas de peine à le croire. Je sais par expérience qu'elle renvoie avec cette disposition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois M. le comte et madame la comtesse du Nord.^a Ils sont partis il y a deux jours pour Brest, et paraissent fort contents de leur séjour à Paris et de l'accueil que tous les états se sont empressés de leur faire. Il ont, de leur côté, très-bien réussi par la politesse dont ils ont eu pour tout le monde. M. le comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'eusse pris la liberté de me présenter chez lui. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur le désir qu'on avait eu de me posséder à Pétersbourg,^b ce sont les termes dont il s'est servi, et sur les regrets qu'il avait eus de particulier de ne m'y point voir.^c Je suis très-touché de ses regrets, mais je ne me repens point du tout, et peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offrait, et je n'oublierai de ma vie la conversation, très-intéressante pour moi, que j'eus à ce sujet avec V. M., à Clèves, en 1763.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'hommage le plus sincère de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

P. S. J'ignore si V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collège Louis le Grand et de l'uni-

^a Le grand-duc de Russie et la grande-duchesse sa femme.

^b D'Alembert dit dans son *Mémoire* sur lui-même : « A la fin de 1761, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie son fils, et lui fit offrir pour cet objet jusqu'à cent mille livres de rente par le ministre qu'elle avait alors à Paris, M. de Sushkevitch. M. d'Alembert refusa de s'en charger. » Voyez *Œuvres posthumes de d'Alembert* Paris, 1799, t. I, p. 4 et 5. Voyez aussi nos t. XIX, p. 381, et XXIV, p. 39.

^c Voyez t. XXIV, p. xix.

versité de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond respect et de leur vive reconnaissance.

258. A D'ALEMBERT.

Le 3 juillet 1782.

Je vous avoue que, après avoir bien étudié les opinions des stoïciens, il m'a paru qu'ils avaient trop exalté la nature humaine. Leur amour-propre leur persuada que chacun possédait en soi une parcelle de l'âme de la nature, et que cette parcelle pouvait atteindre aux perfections de la Divinité; à laquelle elle se résignait après la mort de celui qu'elle avait animé. Ce système est beau et sublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il a de la noblesse à s'élever au-dessus des événements fâcheux auxquels nous sommes assujettis, et un stoïcisme qui n'est pas autre est l'unique ressource des malheureux. Toutefois il ne faut pas nous gonfler d'une idée de perfection à laquelle nous ne saurions atteindre, ni nous composer une généalogie imaginaire qui, loin de nous anoblir, nous dégrade, parce que, en considérant la turpitude et les crimes de notre espèce, il y aurait plus de vraisemblance à nous croire descendus d'êtres malfaisants (supposé qu'il en existe) que d'un être dont la nature même soit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre ou le tau-
reau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui échappent au souffrant attestent que la douleur est un mal très-réel. J'espère que votre vessie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux stoïciens. Mon âme m'a appris, par l'expérience, qu'elle est la très-humble servante de mon corps. Aussi souvent qu'il souffre, elle est très-mal à son aise, tant ses facultés intellectuelles sont assujetties à la mécanique de notre organisation.

Quel saut des stoïciens au saint-père! Mais puisqu'il est fait, poursuivis. Ce pauvre prêtre a démenti son infailibilité par son voyage de Vienne; il s'est exposé à recevoir un refus auquel il